

ANAIS DE FILOSOFIA CLÁSSICA

Mouvements et vie chez Aristote : Quelques remarques « autour » des plantes

Thomas Bénatouïl¹

Churchill College, University of Cambridge
CNRS-UMR 8163, Savoirs, Textes, Langage

RÉSUMÉ : Cet article aborde les rapports entre vie et mouvement chez Aristote en se penchant sur la distinction entre plantes et animaux. Est-ce que le mouvement local peut servir de critère pour établir la frontière entre plantes et animaux ? On montre que la réponse est négative à la fois à cause de l'existence d'animaux immobiles et de non-vivants mobiles, et parce que seul l'automouvement et non le mouvement en lui-même peut être tenu pour un critère véritable de la vie. On montre dès lors en quoi les plantes sont bien en un sens automotrices. Le cas des animaux incertains permet en outre de mieux comprendre le statut de la frontière entre plantes et animaux à l'intérieur du vivant et les analogies qui existent entre eux.

MOTS-CLÉS : Aristote, plantes ; vie ; automouvement ; zoophytes.

RESUMO: Este artigo aborda as relações entre vida e movimento em Aristóteles, examinando a distinção entre plantas e animais. Pode o movimento local servir como critério para estabelecer a fronteira entre plantas e animais? Mostramos que a resposta é negativa ao mesmo tempo por causa da existência de animais imóveis, e de não-viventes móveis, e porque somente o automovimento, e não o movimento em si mesmo, pode ser tomado por critério verdadeiro da vida. Mostramos em que sentido as plantas são automotoras. O caso dos animais incertos permite ainda compreender melhor o estatuto da fronteira entre plantas e animais entre os viventes e as analogias que existem entre eles.

PALAVRAS-CHAVE: Aristóteles, plantas; vida; automovimento; zoófitos.

Les caractéristiques du vivant

Aristote ouvre l'analyse de la nature de l'âme, dans le *De anima*, en affirmant que l'opinion et ses prédécesseurs distinguent usuellement l'animé de l'inanimé par le

¹ J'ai commencé à réfléchir sur la frontière entre les plantes et les autres vivants chez Aristote à l'occasion d'une journée d'études sur les zoophytes organisée le 13 mai 2005 à Nancy par Isabelle Draelants, que je remercie pour cette belle occasion. Je suis très reconnaissant à Fernando Santoro et Eraci de Oliveira pour leur invitation au Simpósio OUSIA de septembre 2017 à Rio de Janeiro et à tous les participants pour leurs questions et suggestions. Cet article est dédié avec admiration aux vivants brésiliens, végétaux, animaux, humains, et surtout à ceux qui s'efforcent aujourd'hui de les défendre dans toute leur diversité.

Bénatouïl, Thomas

Mouvements et vie chez Aristote : quelques remarques « autour » des plantes

mouvement et la sensation². Ces deux critères ont-ils la même extension et font-ils passer la frontière entre les animés et les inanimés au même endroit ? Si l'on entend "mouvement" au sens strict de déplacement, comme dans la doctrine atomiste qu'Aristote présente ensuite, on peut répondre positivement à cette question dans la mesure où la sensation et le déplacement semblent bien distinguer les animaux des autres êtres. Mais on laisserait alors de côté une partie des êtres qu'Aristote et ses prédécesseurs tiennent pour animés ou pour des vivants, à savoir les plantes³. Les critères du vivant peuvent-ils éviter de les exclure ?

Plusieurs prédécesseurs d'Aristote attribuent la sensation à tous les êtres animés, des hommes aux plantes⁴. C'est en particulier le cas d'Empédocle, chez qui la parenté entre les vivants est cependant beaucoup plus profonde, s'étendant à d'autres facultés (comme la sexualité et la pensée) et se développant sur plusieurs niveaux⁵, au point qu'Empédocle défend à ce sujet une position par rapport à laquelle tous les autres penseurs antiques sont en retrait⁶. Dans le *Timée* par exemple, le point de vue est nettement anthropocentriste. Les plantes y sont donc beaucoup plus nettement distinguées des animaux, puisqu'elles ont été expressément faites par les dieux pour nourrir les hommes (77a, 77c & 80e). Si Platon maintient la doctrine de la métempsychose, il la restreint aux seuls animaux — des oiseaux aux coquillages en passant par les bêtes sauvages —, qui sont chacun décrits comme des produits de la dégénérescence morale et intellectuelle des hommes (91d-92c & 76d). Les « arbres, plantes et semences » appartiennent néanmoins de plein droit au domaine du vivant (ζῷον : 77a, b, c), mais « ne participe[nt] qu'à la troisième espèce d'âme », celle qui se trouve au niveau du ventre chez les hommes : les plantes possèdent donc la sensation (77a), le sentiment du plaisir et de la peine, ainsi que l'appétit, mais sont incapables

² *De anima* I, 2, 403b.25-28 : ἀρχὴ δὲ τῆς ζητήσεως προθέσθαι τὰ μάλιστα δοκοῦνθ' ὑπάρχειν αὐτῇ κατὰ φύσιν. τὸ ἔμψυχον δὴ τοῦ ἀψύχου δυσὶ μάλιστα διαφέρειν δοκεῖ, κινήσει τε καὶ τῷ αἰσθάνεσθαι. παρειλήφμεν δὲ καὶ παρὰ τῶν προγενεστέρων σχεδὸν δύο ταῦτα περὶ ψυχῆς.

³ Sur les termes désignant les vivants jusqu'à Aristote, voir la brève synthèse de Zucker (2005, 10-12).

⁴ Sur le rapport entre l'âme comme principe de la vie avec la sensation et la pensée avant Platon, voir Laks (1999, 250-252).

⁵ Voir en particulier les fragments B9 et A70, 72, 75 DK d'Empédocle pour la communauté génétique entre hommes, animaux *et* plantes (qui sont tous nés du mélange des éléments d'une part et de la Terre d'autre part, et qui se distinguent comme différentes générations d'enfants de la Terre), B82 pour la similarité morphologique, B110 et A70 pour l'égalité des facultés vitales (sensation/pensée, sexualité), qui rendent possibles une communication psychique entre les espèces (B117), la réincarnation (B127) et une forme de fraternité juridique (B135-137 et B140).

⁶ Voir Bollack (1969, 511-512) et surtout Balaudé (1997).

Bénatouïl, Thomas

Mouvements et vie chez Aristote : quelques remarques « autour » des plantes

d'intelligence ou d'opinion (77b), ce qui explique apparemment qu'elles ne puissent se mouvoir (77c).

Chez deux penseurs aussi différents qu'Empédocle et Platon, la sensation constitue donc une activité commune aux plantes et aux animaux permettant à la fois d'unifier et de délimiter le vivant. Aristote ne suit cependant pas cette voie, puisqu'il refuse la sensation aux plantes, tout en continuant à les inclure fermement parmi les êtres vivants ou animés⁷. Dès lors, y a-t-il une activité que partagent tous les vivants ? Ou bien doit-on renoncer à l'opinion commune rapportée par Aristote ? Je voudrais examiner dans cet article comment s'articulent chez Aristote l'unité du vivant et le fait que l'âme est cause des mouvements des êtres animés, en particulier du déplacement des animaux. Pour ce faire, je vais tourner pour ainsi dire "autour des plantes" en me concentrant sur les frontières et critères délicats qui les séparent des êtres inanimés d'une part et des animaux d'autre part.

Les mouvements et l'unité du vivant

La voie qui semble la plus naturelle pour ne pas renoncer à l'opinion qui caractérise la vie par le mouvement consiste à tenir compte de la pluralité des sens de *kinésis*, qu'Aristote rappelle justement un peu plus loin : « Or, puisqu'il y a quatre mouvements (transport, altération, diminution, accroissement), l'âme est susceptible de présenter soit l'un d'entre eux, soit plusieurs, soit tous »⁸. A première vue, cette division pourrait permettre de caractériser le vivant par le mouvement sans exclure les plantes, d'une manière non seulement typique d'Aristote⁹ mais surtout conforme aux orientations fondamentales du *De anima*.

On sait en effet qu'Aristote souhaite aborder de front la diversité des formes de vie. En ouverture du *De anima*, il établit une équivalence entre le fait d'être vivant et la possession d'une âme (402a6-7), puis énumère les problèmes que pose la recherche de la nature de l'âme. Les premiers concernent l'unité de l'âme (I, 1, 402b1-11) : la vie se

⁷ Voir *De anima* I, 5, 410b22-24 et Murphy (2005). Pour une présentation d'ensemble du statut et des caractéristiques des plantes chez Aristote, voir Repici (2000, 3-44).

⁸ *De anima* I, 3, 406a12 (je cite dorénavant la traduction de Richard Bodéus, sauf mention contraire). Cette affirmation est la prémisse d'une critique des doctrines qui font de l'âme un principe en mouvement afin d'expliquer le mouvement des êtres animés

⁹ Comme le souligne Aubenque (1972, 160-161), de nombreux problèmes sont résolus chez Aristote par l'établissement de distinctions.

Bénatouïl, Thomas

Mouvements et vie chez Aristote : quelques remarques «autour» des plantes

manifestant de plusieurs manières, l'âme ne semble pas être un principe unique et unifié ; il doit exister des parties dans l'âme ou plusieurs types d'âmes. Contrairement à ses prédécesseurs, Aristote refuse de réduire l'âme à l'une de ses fonctions, que ce soit l'intelligence, la sensation, la respiration ou le déplacement. Dans tous les cas, on définit l'âme par une seule capacité en dépit du fait que certains êtres vivants ne la possèdent manifestement pas (*De anima* I, 5, 410b16-411a2) :

Mais tous ceux qui s'appuient sur le fait que l'âme connaît et perçoit les réalités pour affirmer qu'elle se compose des éléments, comme ceux qui en font le plus parfait moteur, présentent une argumentation qui n'est pas valable pour toute âme. Car les êtres doués de perception ne sont pas tous aptes au mouvement. Il apparaît en effet que certains d'entre eux restent fixés au même endroit. Pourtant, à entendre l'opinion, le mouvement local serait le seul que l'âme imprime à l'animal¹⁰.

Que ce problème ne soit pas complètement caduc pourrait être signalé par un ouvrage de vulgarisation scientifique récent, *Restless Creatures. The Story of Life in Ten movements*, entièrement consacré à montrer « the pervasive influence of locomotion on the design of living things » (Wilkinson 2016, 4). Pour revenir à l'Antiquité, Empédocle tombe selon Aristote sous cette critique : s'il ne privilégie pas le mouvement local et prétend englober tous les vivants jusqu'aux plantes dans son analyse de la vie, il le fait en partant d'une capacité particulière, la sensation, qu'il définit de manière si générale qu'elle ne se distingue plus de la pensée et qu'elle en vient à être attribuée aux éléments même du monde et donc à tous les êtres qui en sont faits : l'âme se dissout dans les choses (*De anima* I, 5, 409b25-410b16)¹¹.

Après ces critiques, Aristote peut-il encore penser l'unité de la vie et de l'âme qui en est le principe ? La première et fameuse caractérisation de l'âme comme entéléchie d'un corps naturel pourvu d'organes (412a27-b1) concerne bien tous les êtres vivants, y compris les plantes puisque leurs parties sont des organes très simples (412b1-5), mais elle demeure une formule générale qui ne s'applique réellement à aucune espèce d'être vivant, comme le souligne Aristote (II, 3, 414b20-30). Pour établir une véritable

¹⁰ οὔτε γὰρ τὰ αἰσθανόμενα πάντα κινητικά (φαίνεται γὰρ εἶναι τινα μόνιμα τῶν ζῴων κατὰ τόπον· καίτοι δοκεῖ γε ταύτην μόνην τῶν κινήσεων κινεῖν ἢ ψυχὴ τὸ ζῴον)

¹¹ Quant à Platon, bien que l'âme humaine soit son point de départ, il attribue aussi une âme au monde et la définit par sa composition et ses mouvements, si bien qu'il aboutit selon Aristote à des apories similaires à celles de la doctrine d'Empédocle, l'âme paraissant se fondre dans ses supports matériels (voir *De anima* I, 2, 404b16-18 et I, 3, 406b26 sq.).

Bénatouïl, Thomas

Mouvements et vie chez Aristote : quelques remarques « autour » des plantes

définition de l'âme, une explication de ce qu'elle est, il faut partir de ce qui distingue les êtres possédant une âme (τὸ ἔμψυχον) et ceux qui n'en possèdent pas, à savoir la vie (*De anima* II, 2, 413a20) :

Mais, comme le fait de vivre s'entend de plusieurs façons, nous prétendons qu'il y a vie là où se trouve ne serait-ce qu'une seule quelconque des manifestations telles que l'intelligence, la sensation, le mouvement local et le repos ou encore le mouvement nutritif, dépérissement et croissance (πλεοναχῶς δὲ τοῦ ζῆν λεγομένου, κἂν ἔν τι τούτων ἐνυπάρχη μόνον, ζῆν αὐτό φαμεν, οἷον νοῦς, αἴσθησις, κίνησις καὶ στάσις ἢ κατὰ τόπον, ἔτι κίνησις ἢ κατὰ τροφήν καὶ φθίσις τε καὶ αὔξεισις). C'est pourquoi l'on considère que les êtres qui se développent ont également la vie (διὸ καὶ τὰ φύομενα πάντα δοκεῖ ζῆν), car, visiblement, ils ont en eux-mêmes la sorte de puissance ou de principe (ἐν αὐτοῖς ἔχοντα δύναμιν καὶ ἀρχὴν τοιαύτην) qui leur permet de suivre, dans leur croissance et leur dépérissement, des directions contraires. La croissance, en effet, ne s'effectue pas vers le haut à l'exclusion du bas, mais c'est pareillement dans les deux sens et de tous côtés que se développent tous les êtres qui ont toujours à se nourrir et dont la vie se maintient aussi longtemps qu'ils peuvent absorber de la nourriture.

Aristote caractérise le vivant par différentes activités : pensée, sensation, mouvement et repos, mais ces derniers sont de deux types, locaux ou bien nutritifs. Le *dio* de la phrase suivante établit clairement le lien entre la diversité des mouvements et l'inclusion des plantes dans le vivant. La distinction entre les types de mouvement semble donc bien annoncer la distinction des types d'âmes et y être parfaitement ajustée : aux plantes le mouvement de croissance, que les animaux complèteraient par le mouvement local.

On notera cependant dans ce passage que, si Aristote ne présente pas l'inclusion des êtres qui « poussent » (*ta phuomena*) parmi les vivants, et donc l'attribution d'une âme aux plantes¹², comme une thèse nouvelle ou contre-intuitive, il prend néanmoins la peine de la justifier, ce qui montre qu'elle ne lui semble pas évidente. L'examen de sa justification est donc particulièrement important pour notre problème.

¹² Cf. *De partibus animalium* II, 10, 655b33.

Plantes, êtres inanimés et mouvement

Bien que les capacités des plantes soient très simples, elles doivent donc être incluses parmi les être animés. Pour le justifier, Aristote invoque dans le passage qui vient d'être cité le fait que les mouvements de croissance des plantes se font vers des lieux contraires (κατὰ τοὺς ἐναντίους τόπους), le bas pour la pousse des racines, le haut pour la pousse de la tige ou du tronc. Un contraste implicite est ici établi avec les être inanimés, qui ne se déplacent naturellement que vers un seul lieu. Ce point nous rappelle donc un fait élémentaire : le mouvement local ne peut pas caractériser en lui-même les animaux, car il est déjà présent au niveau des êtres inanimés. Mais en quoi le fait que les éléments et les choses non-vivantes qui en sont composées ne se meuvent naturellement que dans une seule direction et s'arrêtent lorsqu'ils rencontrent un obstacle ou atteignent leur lieu naturel, les exclut-il de la vie ? La réponse n'est pas aussi évidente qu'on pourrait le penser, comme on va le voir. Il semble que la véritable explication ne soit pas la direction des mouvements mais la source du mouvement des plantes, discrètement évoquée dans notre passage quand Aristote indique que leur puissance ou principe de mouvement est « en elles-mêmes » (ἐν αὐτοῖς ἔχοντα δύναμιν καὶ ἀρχήν).

Pour comprendre qu'il s'agit là du critère principal, il faut se tourner vers les analyses de *Physique* VIII. En ce qui concerne les mouvements dont la cause est intérieure à l'être mobile, Aristote tient clairement à faire passer la frontière entre les êtres inanimés et les êtres animés :

En effet, dire que ces choses [le lourd et le léger] se meuvent elles-mêmes à cause d'elles-mêmes, c'est impossible. Cela, en effet, est quelque chose de vital, c'est-à-dire de propre aux êtres animés¹³.

Cette thèse peut sembler triviale, car notre conception de la pesanteur rend évident pour nous que les mouvements des êtres inanimés ne sont pas causés par eux, mais sont un résultat des lois de l'attraction universelle et, éventuellement, du choc¹⁴.

¹³ *Physique* VIII, 4, 255a 5-6 (trad. P. Pellegrin) : τό τε γὰρ αὐτὰ ὑφ' αὐτῶν φάναι ἀδύνατον· ζωτικόν τε γὰρ τοῦτο καὶ τῶν ἐμψύχων ἴδιον.

¹⁴ En revanche, le principe d'inertie va dans un sens inverse et a conduit en particulier Newton à attribuer un principe interne de mouvement (*vis insita*) aux objets physiques, comme le montre J. E. McGuire

Bénatouïl, Thomas

Mouvements et vie chez Aristote : quelques remarques « autour » des plantes

Mais, pour Aristote, l'élément terre est doté d'une tendance naturelle intrinsèque à rejoindre le centre du monde et le feu possède une tendance naturelle à s'en éloigner vers le ciel : pourquoi ne s'agirait-il pas de mouvements qu'ils causent eux-mêmes¹⁵ ? En ouverture de la fameuse analyse aristotélicienne de la nature dans la *Physique*, les quatre éléments sont ainsi rapprochés des plantes et des animaux parce que, contrairement aux objets artificiels, « chacun d'entre eux possède en lui un principe de mouvement et de repos, selon le lieu, selon la croissance et le dépérissement ou selon l'altération »¹⁶.

L'explication des mouvements des éléments doit dès lors à la fois préserver leur naturalité et la spécificité des êtres vivants. Ceci oblige Aristote à distinguer plusieurs types de "principe interne" de mouvement, puisqu'il s'agit pour lui d'un critère crucial de la nature comme de la vie. Au début du quatrième chapitre du huitième livre de la *Physique*, Aristote avance ainsi deux distinctions concernant les mouvements non-accidentels (*Phys.* VIII, 4, 254b12-24, trad. P. Pellegrin légèrement modifiée) :

Par ailleurs, parmi les choses [qui meuvent ou sont mues] par elles-mêmes [et non « par accident »], les unes le font à cause d'elles-mêmes, les autres à cause de quelque chose d'autre (τὰ μὲν ὑφ' ἑαυτοῦ τὰ δ' ὑπ' ἄλλου), et les unes le font par nature, les autres par force et contre-nature. En effet, ce qui est soi-même mû à cause de soi-même est mû par nature, par exemple chaque animal (car l'animal se meut lui-même à cause de lui-même), et de chacune de toutes les choses qui

(1994), qui examine les sources possibles de cette thèse et propose une analyse intéressante des ambiguïtés de l'analyse divergente d'Aristote en *Physique* VIII, 4.

¹⁵ Il faut préciser ici que, bien que les mouvements naturels des éléments soient orientés vers leur lieu naturel, Aristote ne considère pas ce dernier comme une cause ou un principe de ces mouvements, contrairement à ce qu'ont pu supposer certains commentateurs (réfutés par Machamer 1978). Au plus, Aristote attribue au lieu une certaine influence sur les mouvements naturels : « En outre, les mouvements des corps naturels élémentaires, tels que le feu, la terre et les corps semblables, montrent non seulement qu'il existe quelque chose comme le lieu, mais aussi qu'il possède une certaine puissance (ἔχει τινα δύναμιν). En effet, chacun [de ces corps] est porté vers son lieu s'il n'est pas empêché, l'un en haut, l'autre en bas » (*Physique* IV, 1, 208b9, je traduis). Les éléments ne sont donc pas attirés par leur lieu naturel comme la pierre qui tombe l'est par la Terre en vertu des lois de la gravitation universelle, ils ont *en eux* une tendance naturelle à se déplacer vers lui (voir note suivante). Cependant, comme on va le voir, celle-ci n'est pas non plus la cause de leur mouvement, car ils ne peuvent pas l'enclencher ou l'interrompre et dépendent entièrement pour cela de l'absence ou de la présence d'obstacles, comme Aristote le souligne déjà dans le passage qui vient d'être cité.

¹⁶ *Physique* II, 1, 192b9-15 : τοῦτων μὲν γὰρ ἕκαστον ἐν ἑαυτῷ ἀρχὴν ἔχει κινήσεως καὶ στάσεως. τὰ μὲν κατὰ τόπον, τὰ δὲ κατ' αὔξησιν καὶ φθίσιν, τὰ δὲ κατ' ἀλλοίωσιν. Je remercie Isabelle Koch qui m'a rappelé l'importance de ce passage, qui confirme ce que l'on vient de souligner, à savoir que le mouvement ne peut servir de critère du vivant. Je traduis l'alternative τὰ μὲν... τὰ δὲ... τὰ δὲ... de manière faible, car on ne peut pas faire correspondre chaque type de mouvement à un seul genre d'êtres naturels : les éléments se déplacent, les plantes croissent et dépérissent, mais les animaux possèdent clairement les trois types de mouvement, et il est même probable que les éléments et les plantes aussi s'altèrent naturellement.

Bénatouïl, Thomas

Mouvements et vie chez Aristote : quelques remarques « autour » des plantes

ont en elles-mêmes le principe de leur mouvement nous disons qu'elles sont mues par nature (...). Et parmi les choses qui sont mues à cause d'autre chose, les unes sont mues selon la nature, les autres contre-nature, contre-nature par exemple les réalités terreuses vers le haut et le feu vers le bas ; de plus les parties des animaux sont souvent mues contre-nature, à savoir à l'encontre de leurs positions et de leurs modes de mouvement.

Aristote souligne que, si tout mouvement « produit par la chose mue » est un mouvement naturel, il n'y a pas pour autant équivalence entre mouvement « produit par autre chose » et mouvement contre-nature ou forcé. Cette distinction pose problème : Aristote avoue lui-même qu'il est difficile de déterminer quelle est la cause ou l'agent qui produit le mouvement naturel d'une chose légère vers le haut ou d'une chose lourde vers le bas (*Phys.* VIII, 4, 254b33-255b31). Il suggère que le mouvement naturel des choses inanimées est dû à la suppression des obstacles qui empêchent ces mouvements, mais reconnaît que cette cause n'est qu'accidentelle¹⁷. Aristote estime donc qu'il est *naturel* pour certaines choses de ne pouvoir être mues que par un moteur distinct d'elles-mêmes, c'est-à-dire sous l'effet d'un autre *agent*¹⁸. Du point de vue de la mobilité, la passivité est la condition naturelle des choses inanimées : « [chacune] possède un principe de mouvement, non pas pour mettre en mouvement ni pour agir, mais pour subir »¹⁹. Cette position de principe est fondée par Aristote sur plusieurs arguments physiques, dont l'un fait intervenir la structure, ou plutôt l'absence de structure, des êtres inanimés : « quelque chose de continu et d'une nature homogène (συνεχές τι καὶ συμφυές) » ne peut se mouvoir soi-même, car on ne peut distinguer dans cette chose une partie motrice et une partie mue (*Phys.* VIII, 4, 255a12-15).

Dans la suite de ce chapitre de la *Physique*, Aristote esquisse une analyse des conditions requises pour qu'un être se meuve lui-même, qui a fait l'objet de nombreuses études et discussions, en particulier à cause de ses enjeux métaphysiques²⁰. Aristote

¹⁷ Les commentateurs ne sont en général pas très satisfaits par l'analyse d'Aristote: voir Graham (1999, 74-89).

¹⁸ Voir Gill (1994, 20 & 31).

¹⁹ *Physique* VIII, 4, 255b29-31 : ἀλλὰ κινήσεως ἀρχὴν ἔχει, οὐ τοῦ κινεῖν οὐδὲ τοῦ ποιεῖν, ἀλλὰ τοῦ πάσχειν. Dès lors, Aristote peut également regrouper tous les non-vivants, qu'ils soient naturels ou artificiels, du point de vue de leur passivité dans le mouvement : « En effet, les êtres inanimés (τὰ ἄψυχα) sont tous mus par quelque chose d'autre, tous les corps mus de cette façon ayant pour principe les êtres qui se meuvent eux-mêmes (τὰ αὐτὰ αὐτὰ κινουῦντα). Parmi ceux-ci, on a déjà parlé des animaux » (*De motu animalium*, 4, 700a 16, trad. P.-M. Morel).

²⁰ Voir Furley (1978), Nussbaum (1978, 114-125), Gill et Lennox (1994), Berryman (2002), Morison (2004), Corcilius and Gregoric (2013), Rashed (2014) et Morel (2007, 137-150) et (2014).

Bénatouïl, Thomas

Mouvements et vie chez Aristote : quelques remarques « autour » des plantes

explique qu'un tel être doit être capable de cesser lui-même de se mouvoir, voire de se mouvoir de manière opposée (descendre au lieu de monter) ou de plusieurs manières différentes (*Phys.* VIII, 4, 255a7-18). Cette analyse peut à nouveau surprendre, car il exige des êtres se mouvant eux-mêmes des capacités complexes, qui semblent restreintes aux animaux²¹. Ces critères rappellent néanmoins aussi le texte du *De anima* dont nous sommes partis, qui justifie le caractère vivant des plantes par le fait qu'elles poussent dans deux directions. Ce phénomène serait donc bien l'une des manières d'attester que le principe de leur mouvement est en elles-mêmes (dans un sens fort propre aux êtres animés).

L'argument implicite derrière l'invocation de ce phénomène reste difficile à deviner, mais on le trouve heureusement expliqué plus loin, au cours de l'analyse de la nutrition, au sujet de laquelle Aristote critique Empédocle :

Empédocle n'a donc pas parlé comme il faut en ajoutant que la croissance advient²² aux plantes vers le bas lorsqu'elles s'enracinent, à cause du fait que la terre se déplace ainsi naturellement, et vers le haut, symétriquement, à cause du feu. Car il n'a en outre pas compris comme il faut le haut et le bas, car le haut et le bas ne sont pas les mêmes pour tous [les êtres] et pour l'univers, mais les racines des plantes correspondent à la tête des animaux, s'il faut déclarer les organes identiques ou différents selon leurs fonctions. Qui plus est, qu'est-ce qui tient ensemble le feu et la terre, eux qui se déplacent dans des directions opposées ? Car [la plante] sera « écartelée »²³ s'il n'y a pas quelque chose qui fait obstacle. Et s'il y a une telle chose, ce sera l'âme, c'est-à-dire la cause du fait de croître et de se nourrir (...). [Le feu] est certes en un sens cause adjuvante [de la nutrition et de la croissance], et certainement pas cause pure et simple (οὐ μὴν ἀπλῶς γε αἴτιον), mais c'est bien plutôt l'âme. La croissance du feu est en effet sans limite (εἰς ἄπειρον), tant qu'il y a du combustible, alors qu'il existe une limite et une raison de la taille et de la croissance chez tous

²¹ La plupart des interprétations de l'analyse aristotélicienne (voir note précédente) aboutissent explicitement ou implicitement à ce résultat, à l'exception de Gill (1994) et Morel (2007). Nussbaum (1978, 76-80) souligne également que les plantes comme les animaux sont des *self-maintaining systems*, même si elle ne fait pas le lien avec le *self-motion*.

²² συμβαίνειν τοῖς φυτοῖς : Aristote fait sans doute ici allusion à une conséquence problématique de l'explication empédocléenne, à savoir que la croissance est un accident pour la plante, puisqu'elle n'est pas causée par sa nature propre mais par la présence des éléments dans la plante. Si cette critique n'est pas développée ici, elle l'est à propos d'autres explications empédocléennes du vivant au livre I des *Parties des animaux* (la colonne vertébrale) et dans le *De spiritu* 3 (la respiration).

²³ Διασπασθήσεται : Bodéus fait remarquer qu'il s'agit d'un terme empédocléen d'après *Génération des animaux* I, 17, 722b12. Contrairement à Ross et Bodéus, je suppose qu'Aristote désigne grâce à lui non des éléments "s'écartant" les uns des autres, mais la plante elle-même, contenant du feu et de la terre et entièrement soumise à leurs mouvements naturels contraires (en l'absence d'un principe supérieur d'unité). Le verbe est en effet au singulier et, d'après LSJ, signifie "déchirer", "dispenser", "casser" plutôt qu'être séparé ou s'éloigner. Et l'objection est plus forte si elle consiste à effectuer un retour à l'unité naturelle pertinente de la plante contre l'explication par les propriétés de ses composants.

Bénatouïl, Thomas

Mouvements et vie chez Aristote : quelques remarques « autour » des plantes

les êtres naturellement organisés (τῶν δὲ φύσει συνισταμένων πάντων ἔστι πέρασ καὶ λόγος μεγέθους τε καὶ αὐξήσεως). Et cela relève de l'âme, et non du feu, de la détermination (λόγου) bien plutôt que de la matière²⁴.

Empédocle explique la croissance végétale comme si elle pouvait être réduite à des mouvements physiques plus simples et caractéristiques — selon Aristote du moins — des êtres inanimés. Aristote objecte d'abord que le haut et le bas doivent être définis par rapport à l'être vivant considéré : le haut de la plante est dans ses racines, qui sont équivalentes à la tête des animaux. Mais surtout, un composé fait de feu et de terre suivant chacun leurs mouvements naturels ne garderait pas son unité, sauf pression extérieure les maintenant unis. Si la plante ne se mouvait que sous l'action des différents éléments qui la compose, elle serait vite « déchirée » par la divergence de leurs mouvements, alors qu'elle garde son unité tout en se mouvant vers des lieux différents et pertinents pour elle. C'est la preuve que ses mouvements sont sous le contrôle d'un principe unique et interne, l'âme. Les êtres vivants se distinguent non pas tant par le fait qu'ils se meuvent, mais par le fait qu'ils se meuvent « à cause d'eux-mêmes ».

Même la croissance par la nutrition n'est pas absolument propre au vivant et caractéristique des plantes, dans la mesure où le feu se nourrit de combustible pour croître et qu'il participe au processus de nutrition chez les vivants. Mais il n'est qu'un facteur et non le responsable de la nutrition, qui doit être attribuée à l'âme. Aristote en veut pour preuve le fait que la croissance du feu est indéfinie : tant qu'il y a quelque chose à brûler, il s'étend, alors qu'une plante maintient une proportion et donc certaines limites dans son développement²⁵.

Les plantes sont donc en un sens capables de cesser elles-mêmes de se mouvoir et satisfont ainsi aux exigences posées dans la *Physique* concernant les automoteurs. Une chose qui se meut elle-même doit avoir la capacité de *se mettre* en mouvement et en repos et non pas simplement celle de se mouvoir de manière déterminée dans certaines circonstances. S'il est vrai que la suppression d'un obstacle n'est que la cause accidentelle du mouvement naturel d'un objet léger ou lourd, le mouvement en question demeure automatique et purement réactif. Ses modalités sont strictement déterminées

²⁴ *De anima* II, 4, 415b28, je traduis (et remercie Michel Crubellier et Claire Louguet pour une discussion très éclairante sur ce passage lors d'une séance du séminaire STL sur le *De anima*, en janvier 2014).

²⁵ Voir *De anima* II, 4, 416a13-18 et Gill (1995, 21-22) qui utilise une distinction entre forme active et forme passive pour expliquer ce passage.

Bénatouïl, Thomas

Mouvements et vie chez Aristote : quelques remarques «autour» des plantes

par des caractéristiques simples de l'environnement : la chose mue ne peut ni retenir ni orienter son mouvement, et cela montre qu'elle ne peut susciter son propre mouvement.

Plantes, animaux et mouvement local

Le mouvement local n'est donc pas en lui-même propre au vivant et aucun mouvement ne peut en tant que tel caractériser (et encore moins définir) les êtres vivants. Peut-on néanmoins retenir que le mouvement local autonome, le déplacement spontané, caractérise les animaux par différence avec les plantes, et permet donc d'établir une sorte de bijection entre les types de vivant et les types de mouvement ? La réponse est à nouveau négative, pour deux raisons.

Pour bien comprendre la raison pour ainsi dire empirique, à savoir qu'il existe des animaux quasiment immobiles, il faut d'abord examiner la raison théorique, qui est bien connue et à laquelle on a déjà fait allusion en commençant. Selon Aristote, les différentes facultés des vivants et donc leurs âmes « se présentent en une séquence », c'est-à-dire un ordre : « sans le nutritif, le sensitif n'existe pas, mais le nutritif se détache du sensitif chez les plantes. Et de nouveau, sans le toucher, aucun des autres sens n'est donné, tandis que le toucher est donné sans les autres, puisque bien des animaux n'ont ni vue, ni ouïe, ni sens de l'odeur » et ainsi de suite avec les autres facultés vitales (*De anima* II, 3, 414b28-415a11). Le lien entre les êtres vivants ne réside pas dans le fait qu'ils exerceraient tous une même capacité à des degrés divers, par exemple la capacité à se mouvoir, mais dans le fait que les vivants les plus complexes conservent en eux les capacités des vivants les plus simples. L'âme nutritive est présente chez tout être vivant (*De anima* II, 4, 415a22-25), parce que la nutrition est nécessaire à un être qui croît et dépêrît pour se maintenir en vie (*De anima* III, 12, 434a21-26)²⁶.

Pour penser l'unité de la vie, Aristote est donc conduit à repérer une « séquence » des capacités de l'âme, où certaines capacités sont fonctionnellement requises par d'autres en vertu du principe que la nature ne fait rien en vain. Comment établir cette séquence de manière précise ? En vérifiant si une faculté est toujours liée à

²⁶ Ceci fournit un second type de raison, en plus de celles examinées dans les pages qui précèdent, pour considérer les plantes comme des automoteurs (pour les mouvements de croissance ou de dépérissement) : les animaux connaissent de nombreux mouvements (respiration, digestion, sommeil-réveil, croissance), qui ne sont ni locaux ni intentionnels et dont ils partagent certains avec les plantes. Or, à l'instar des plantes, les animaux ne sont pas seulement le siège mais aussi les agents de ces mouvements internes, comme l'a montré Pierre-Marie Morel (2007, 137-147) en s'appuyant principalement sur le chapitre 11 du *De motu animalium*.

Bénatouïl, Thomas

Mouvements et vie chez Aristote : quelques remarques « autour » des plantes

une autre chez tous les vivants ou non, ce qui donne une importance décisive à des êtres vivants inférieurs ou bien atypiques²⁷.

Comme on l'a suggéré en ouverture, Aristote invoque ainsi les plantes contre ceux qui définissent l'âme par la sensation (410b23). On le voit bien dans la suite du texte (cité plus haut) justifiant l'inclusion des plantes parmi les vivants (*De anima* II, 2, 413a30, trad. R. Bodéus) :

Or, si cette forme de vie [= nutritive] peut être séparée des autres, les autres, en revanche, ne peuvent l'être de celle-ci chez les mortels. Et on le voit dans le cas des végétaux, puisqu'aucune autre faculté de l'âme ne leur est dévolue. Donc c'est en vertu de ce principe que la vie est dévolue aux vivants, mais, pour l'animal, c'est d'abord en vertu de la sensation. En effet, les êtres qui ne bougent pas et ne changent pas de place, mais qui sont doués de sensation, nous les appelons des animaux et pas seulement des vivants.

Il ne faut pas définir la vie par la sensation mais par la nutrition, seule faculté du vivant à pouvoir exister seule. Aristote invoque ensuite des animaux immobiles pour établir que les animaux se caractérisent par la sensation. Ces animaux peu représentatifs permettent de réfuter l'opinion courante et les philosophes qui définissent l'âme animale par le mouvement local²⁸, mais aussi la thèse d'une liaison essentielle entre faculté sensitive et faculté motrice (*De anima* III, 9, 432b19-26) :

De même, ce n'est pas non plus la partie sensitive [qui imprime le mouvement local aux animaux], parce qu'il est beaucoup d'animaux qui possèdent bel et bien le sens, mais restent sur place, sans être doués de mouvement, tout le long de l'existence. Si donc la nature ne fait rien en vain, ni ne néglige quoi que ce soit de nécessaire, sauf dans le cas des êtres atrophiés et celui des êtres incomplets ; si d'autre part, ces sortes d'animaux sont complets et ne montrent pas d'atrophie (or c'est ce qu'indique le fait qu'ils sont aptes à se reproduire, arrivent à maturité, puis dépérissent), il en résulte qu'ils devraient également posséder les parties susceptibles de servir d'organe à la marche.

Aristote précise bien que l'efficacité de la nature ne peut être observée que chez les êtres qui ne sont ni atrophiés ni incomplets ; or les animaux en question ne le sont pas, puisqu'ils croissent, se reproduisent et dépérissent. Dès lors, si la sensation impliquait le mouvement, ils devraient avoir un organe locomoteur, sinon la nature

²⁷ Quand il s'agit d'établir la séquence des différentes facultés sensibles, la primauté du toucher est ainsi attestée par l'existence d'animaux qui ont ce sens mais aucun des autres (*De anima* II, 3, 415a5-6).

²⁸ Voir aussi *De anima* I, 5, 410b19-2 et 415a6-7.

Bénatouïl, Thomas

Mouvements et vie chez Aristote : quelques remarques « autour » des plantes

aurait mal fait les choses, car elle n'aurait pas donné à leur âme les moyens d'exercer ses facultés.

Dans le *De anima*, les choses semblent donc parfaitement claires : le mouvement local n'est pas ce qui distingue les animaux des plantes, c'est la sensation²⁹, si bien qu'il n'y a au bout du compte aucune correspondance stricte entre les types de mouvements et les types de vivants.

Les animaux incertains

Il existe toutefois dans les œuvres zoologiques d'autres textes à propos des animaux ambigus³⁰. Au lieu d'invoquer allusivement l'existence d'animaux immobiles ou doués du seul toucher, ces textes évoquent la morphologie et les facultés des animaux marins suivants : les pinnes, les couteaux, les éponges, les ascidies, les méduses et les anémones de mer. En voici un bon exemple (*Historia animalium* 487b5-22, trad. J. Berthier) :

De plus, certains animaux sont fixes, d'autres sont capables de se déplacer. Les animaux fixes sont dans l'humide et aucun animal terrestre n'est fixe ; dans l'humide, beaucoup d'animaux vivent attachés, par exemple, de nombreux genres de coquillages. Et l'éponge paraît bien avoir une certaine sensibilité. La preuve en est qu'elle est plus difficile à détacher si le mouvement d'approche n'a pas été furtif, à ce qu'on dit. Certains animaux se fixent et se détachent, comme un genre de ce qu'on appelle l'ortie de mer, car certaines de celles-ci se détachent la nuit et cherchent leur pâture. Beaucoup d'animaux qui sont détachés sont pourtant immobiles, comme les coquillages et ce qu'on appelle les holoturies. Certains animaux [aquatiques] sont nageurs (...), d'autres sont marcheurs (...). Des animaux terrestres, les uns sont pourvus d'ailes (...), les autres vont à terre. Des animaux qui vont à terre, les uns sont marcheurs, les autres sont rampants, les autres se déplacent par contraction ».

Or, à examiner de près et en eux-mêmes ces animaux fixes, Aristote ne semble plus très sûr de leur nature. Pour quelles raisons ? On peut semble-t-il en distinguer trois.

²⁹ Voir *De anima* III, 12 et Morel 2006

³⁰ *De partibus animalium* IV, 5, 681a9-b13 et *Historia animalium* VIII, 1, 588b4-589a2, cf. *Historia animalium* I, 1, 487b6-15 et V, 16. Sur ces textes et leurs enjeux, voir Lloyd (1996, 67-82), Repici (2000, 3-9) et Zucker (2005, 221-233).

(a) D'abord il n'est pas toujours facile de déterminer si un être vivant possède ou non la sensation et donc s'il est un animal ou une plante. Aristote répète par exemple que les éponges sont tout à fait similaires à des plantes (*Historia animalium* 588b20, *De partibus animalium* 681a11 & 17) sans pour autant admettre qu'elles sont des plantes. La raison pourrait en être qu'il y a débat sur la question de savoir si elles possèdent la faculté de sensation (*Historia animalium* 487a9, 548b11 & 549a8). Il en va de même avec les ascidies, qui ont une partie charnue (588b19, 681a27), ce qui suggère qu'elles pourraient avoir la sensibilité. Alors que la capacité de déplacement est assez facilement observable, la sensation ne l'est pas directement.

(b) De plus, lorsqu'on examine de près les êtres vivants, de nouveaux critères de distinction entre plantes et animaux apparaissent. On le voit bien à propos de la mobilité. Certains animaux peuvent être immobiles (*Historia animalium* 487a6sq.), mais il paraît exclu que des animaux soient non-détachables, c'est-à-dire qu'ils meurent quand on les arrache à leur lieu de vie, comme c'est le cas pour les plantes. Ceci constitue une raison pour rapprocher des plantes les éponges (*De partibus animalium* 681a15), mais aussi les pinnes et les couteaux (*Historia animalium* 588b15). Il existe cependant des plantes qui sont en un sens détachables, c'est-à-dire qui survivent un certain temps sans être enracinées ; à l'instar des éponges, les méduses peuvent donc aussi être rapprochées des plantes, bien qu'elles ne soient pas attachées quelque part (681a17sq.). Autre critère : la nutrition a beau être commune aux plantes et aux animaux, elle opère différemment chez les uns et les autres, puisqu'on constate que seuls les animaux rejettent des excréments (*De partibus animalium* II, 10, 655b33). Des animaux comme les ascidies, qui ne rejettent pas d'excréments, apparaissent donc très proches des plantes.

(c) On en vient donc à affiner et multiplier les critères de distinction entre animaux et plantes, si bien que l'on peut aboutir à de véritables apories naturelles, lorsque ces critères multiples divergent. A propos des anémones de mer, Aristote parle d'êtres « qui sortent des genres délimités et hésitent entre la nature de la plante et celle de l'animal » (*De partibus animalium* 681b1, je traduis)³¹. En effet, les anémones ont la sensibilité, une bouche et peuvent être mobiles, ce qui en fait des animaux, mais elles

³¹ Voir Pellegrin (1982, 82-83). Aristote emploie aussi le terme *epamphoterizein* à propos des cétacés, des chauve-souris ou des singes.

Bénatouïl, Thomas

Mouvements et vie chez Aristote : quelques remarques « autour » des plantes

peuvent aussi être attachées et ne rejettent pas d'excréments, ce qui en fait des plantes (681b1-8, cf. *Historia animalium* 487b11 & 548a23-27).

Tous ces cas plus ou moins problématiques conduisent-ils Aristote à remettre en cause la division entre plantes et animaux ? Non. Il se contente de rendre compte de ces situations en formulant un principe promis à une grande postérité (Lovejoy 1936, 55-59), que l'on trouve au début du traitement des animaux ambigus dans le *De partibus animalium* (IV, 5, 681a12-15, je traduis) :

La nature passe sans discontinuité des êtres inanimés aux animaux, par l'intermédiaire d'êtres vivants qui ne sont pas des animaux, de sorte que d'un être à un autre la différence n'apparaît que minime tant ils sont tous proches les uns des autres.

Aristote ne semble voir dans cette continuité ni une perfection remarquable de la nature, ni un grave problème théorique : il s'agit d'un fait qui touche de nombreuses divisions naturelles et qui ne pose que des difficultés pratiques. La raison en est sans doute, comme l'a montré Pierre Pellegrin (1982 et 1985), que la biologie d'Aristote n'est pas fondamentalement taxinomique³² : elle ne se donne pas l'établissement d'une classification des vivants ou des animaux comme objectif théorique principal, si bien qu'elle n'est pas sérieusement entravée par les indécisions des classifications qu'elle utilise (Pellegrin 1982, 146) (Zucker 2005, 222-225). Celles-ci sont des points de départ, des outils qu'Aristote reprend à ceux qui connaissent la nature. On le voit bien dans certains des exemples que nous venons de présenter : dans le cas des méduses (voire dans celui des éponges, si on admet qu'elles n'ont pas la sensibilité), tous les critères pointent en direction du végétal, mais Aristote se contente de les rapprocher étroitement des plantes, sans prétendre les exclure du règne animal et contredire ainsi l'opinion établie à leur sujet.

Le problème central d'Aristote n'est donc pas, semble-t-il, la délimitation entre genres et espèces en tant que telle, car il s'intéresse autant aux analogies qui peuvent être établies entre les parties des différents animaux qui ont des fonctions similaires³³.

³² Pour les limites de l'interprétation de Pellegrin, qui concernent surtout la thèse que les parties des animaux (et non les espèces et leur classification) sont le véritable objet de la zoologie aristotélicienne, voir surtout Lloyd (1990), ainsi que Zucker (2005, 233-238).

³³ Voir les exemples et définitions en *Historia animalium* II, 1, 486b19, *De partibus animalium* I, 4, 644a18 et, surtout, 645b6 (traduction de P. Louis) : "j'entends par analogie le fait que certains animaux ont un poumon alors que les autres n'en ont pas, mais que ceux-ci ont un autre organe qui tient lieu du poumon que possèdent les premiers. De même les uns ont du sang tandis que les autres ont un liquide

Bénatouïl, Thomas

Mouvements et vie chez Aristote : quelques remarques «autour» des plantes

L'exemple le plus parlant est sans doute l'analogie entre les pattes des animaux terrestres, les ailes des oiseaux et les nageoires des poissons, que l'on trouve au début de *De motu animalium* (2, 698b15-18). Or cette approche analogique n'opère pas seulement entre les espèces animales ; Aristote n'hésite pas à établir des analogies entre plantes et animaux. Comme on l'a déjà vu, Aristote souligne (contre Empédocle) que les racines des plantes sont analogues à la bouche des animaux et leurs fleurs aux parties génitales, si bien que les plantes vivent la tête en bas³⁴. En tant que les plantes et les animaux vivent, ils doivent se nourrir et se reproduire et ont donc reçu les organes nécessaires pour cela. C'est pourquoi on peut rapprocher ces organes malgré leurs différences. En tant que les animaux sont plus achevés que les plantes, ils constituent une norme naturelle pour tous les vivants, par exemple en matière de haut et de bas : les plantes n'étant pas conformées comme les animaux, elles sont donc à l'envers³⁵.

Cet exemple montre bien comment l'analogie est à la fois un outil d'unification du vivant et de hiérarchisation des vivants entre eux : de ce point de vue, l'analogie n'est que la transcription anatomique du séquençage des facultés psychiques. Comme l'a remarqué Bollack (1965, 297), Aristote retrouve les similarités morphologiques signalées par Empédocle, mais il les transpose dans un contexte cosmologique très différent, qui en renverse le sens. Il ne s'agit plus d'identifier entre elles les parties de certains animaux, de remonter à leurs origines physiques communes et de rappeler la parenté étroite entre *tous* vivants, mais d'établir qu'elles remplissent chacune une fonction analogue au sein d'un milieu et dans un corps différents, ce qui confirme non

analogue qui a la même fonction que le sang chez les animaux sanguins". Sur ces analogies anatomiques, voir Pellegrin (1982, 109-115, 156-160), Lloyd (1996, 148-159) ou Wilson (2000, 53-88).

³⁴ *De anima* II, 4 416a3-5. Un autre exemple moins précis est fourni par *Génération des animaux* I, 2, 715b16-24, qui indique que les testacés et les plantes (auxquelles ils ressemblent, comme on l'a vu ci-dessus) ne connaissent pas la différence sexuelle ou, du moins, ne peuvent être dits la posséder que καθ' ὁμοιότητα καὶ κατ' ἀναλογίαν, parce qu'il existe chez certaines espèces d'arbres, comme les figuiers, des individus qui portent des fruits et d'autres qui n'en portent pas mais contribuent à la production de fruits par les autres.

³⁵ Voir *Parties des animaux* IV, 7, 683b18-22 (ou les testacés sont rapprochés des plantes parce qu'ils se nourrissent par le bas) et IV, 10, 686b25-687a2 (avec Repici 2000, 13-14), où les plantes sont présentées comme le niveau le plus sommaire, voire dégénéré (dès lors qu'il est renversé), de tous les vivants. Ce second passage est la dernière étape d'une analyse qui soutient que tous les animaux sont comme des « nains », c'est-à-dire en un sens comme des ratés de la nature, par rapport aux hommes (686a2-687a4) : les membres des animaux sont en effet à la fois analogues à ceux des hommes mais ont des proportions différentes, qui doivent être tenues pour non-harmonieuses, parce que le corps humain fixe la norme de perfection. Pour le montrer, Aristote parcourt, et établit ce faisant, l'échelle de la nature en examinant les enfants humains puis chaque grand genre animal par rapport à l'homme adulte, seul être debout, proportionné et vraiment intelligent, et descend finalement jusqu'aux plantes, qui ont la tête en bas, sont insensibles et immobiles.

Bénatouïl, Thomas

Mouvements et vie chez Aristote : quelques remarques «autour» des plantes

seulement que « la nature ne fait rien en vain » (principe que l'on a vu invoqué en *De anima* III, 9 à propos des animaux immobiles), mais aussi le point de vue anthropocentriste.

Un autre exemple plus troublant des effets de cette approche comparative et hiérarchisante se trouve dans un texte de l'*Historia animalium* auquel on a déjà fait allusion ci-dessus :

Ainsi la nature passe peu à peu des êtres inanimés aux animaux, de sorte que, en raison de la continuité, leur frontière et le statut de la forme intermédiaire nous échappent. Car après le genre des êtres inanimés, il y a d'abord celui des plantes, et parmi celles-ci, l'une diffère de l'autre en ce qu'elle semble participer davantage à la vie, mais le genre des plantes tout entier, comparé au reste des corps, apparaît presque comme animé, tandis que, comparé aux animaux, il paraît inanimé. Et le passage des plantes aux animaux est continu, comme on l'a dit auparavant.

En effet, on serait bien embarrassé de dire de certains animaux marins s'ils sont plutôt *animal* que *plante*. Car ils sont attachés et beaucoup d'animaux de ce genre périssent s'ils sont détachés ; par exemple, les pinnes sont attachées, les couteaux, une fois détachés, ne peuvent pas vivre. Et, en règle générale, tout le genre des animaux à revêtement écailleux ressemble aux plantes, comparé aux animaux dotés de locomotion (...). Et c'est toujours en vertu d'une petite différence que les animaux se montrent différents les uns des autres et qu'ils possèdent davantage de vie et de mouvement. Et en ce qui concerne les actions de la vie, c'est la même chose »³⁶.

Dans ce passage sur la continuité entre les genres et entre les espèces à l'intérieur des genres, la comparaison hiérarchisante entre les espèces remet quasiment en question la délimitation des genres. Les animaux immobiles sont presque des plantes quand on les compare aux animaux qui se déplacent. Les plantes apparaissent seulement « presque comme animés » par rapport aux autres corps matériels, mais elles apparaissent « inanimés » par rapport aux animaux, si bien que l'on se demande si Aristote leur reconnaît toujours le statut d'être animé qu'il leur confère dans le *De anima*. On pourrait rapprocher de ces passages des remarques de *Physique* VIII, 2 et 6 qui ont fait couler beaucoup d'encre, car elles suggèrent que, quand on se place du point

³⁶ *Historia animalium* 588b4-24 (trad. J. Bertier) : Οὕτω δ' ἐκ τῶν ἀψύχων εἰς τὰ ζῷα μεταβαίνει κατὰ μικρὸν ἢ φύσις, ὥστε τῇ συνεχείᾳ λανθάνει τὸ μεθόριον αὐτῶν καὶ τὸ μέσον ποτέρων ἐστίν. Μετὰ γὰρ τὸ τῶν ἀψύχων γένος τὸ τῶν φυτῶν πρῶτόν ἐστιν· καὶ τούτων ἕτερον πρὸς ἕτερον διαφέρει τῷ μᾶλλον δοκεῖν μετέχειν ζωῆς, ὅλον δὲ τὸ γένος πρὸς μὲν τᾶλλα σώματα φαίνεται σχεδὸν ὡς περ ἔμψυχον, πρὸς δὲ τὸ τῶν ζῴων ἄψυχον. Ἡ δὲ μετάβασις ἐξ αὐτῶν εἰς τὰ ζῷα συνεχῆς ἐστίν, ὡς περ ἐλέχθη πρότερον.

Bénatouïl, Thomas

Mouvements et vie chez Aristote : quelques remarques « autour » des plantes

de vue du *cosmos* dans son ensemble (et de l'éternité du mouvement), même les animaux ne se meuvent pas véritablement eux-mêmes mais dépendent de mouvements qu'ils ne contrôlent pas³⁷. Et l'on pourrait mentionner également la fin du traité sur la *Locomotion des animaux*, où la comparaison des testacés aux genres d'animaux mobiles brouille leur statut³⁸. La comparaison entre genres ou espèces est ainsi à la fois un principe de mise en ordre et donc d'unification du vivant, *et* un principe de déstabilisation de cet ordre ou, du moins, de relativisation de cette unité et de rappel de sa hiérarchisation interne, dont le caractère souvent implicite ne doit pas faire sous-estimer l'importance pour Aristote.

Par conséquent, et pour finir, il s'avère que les critères traditionnels de la vie, sensations et mouvements, ne sont pas retenus par Aristote³⁹. La division entre types de mouvement semblait à première vue pouvoir soutenir la division des types d'âme et sauver le critère du mouvement, mais tel n'est pas le cas, puisque cette correspondance est remise en question à plusieurs niveaux. D'une part, il existe des êtres pour ainsi dire marginaux, mais entièrement naturels, comme les éléments et les animaux attachés voire immobiles, qui empêchent toute correspondance exacte. D'autre part, les types de mouvement ne constituent pas en eux-mêmes des critères intrinsèques, car seule l'âme et ses facultés expliquent vraiment la différence entre les êtres animés et inanimés ou végétaux et animaux (qui peuvent partager certains mouvements). Enfin, le critère global de la variété des mouvements, lorsqu'on compare et hiérarchise grâce à lui les différents genres des vivants, vient parfois même relativiser et faire vaciller les délimitations de ces genres.

³⁷ Voir à ce sujet les remarques de Morel (2007, 138-139), qui résume le problème soulevé par ces passages et souligne bien, à la suite de Furley (1978) et d'autres commentateurs, le contexte implicitement comparatif de ces objections aristotéliennes à l'auto-motricité des animaux : « le propos du livre VIII est plutôt de montrer que l'animal n'est pas un premier moteur absolu ».

³⁸ *De incessu animalium* 19, 714b14 (trad. P. M. Morel) : "Les testacés se meuvent, mais d'un mouvement contre nature. Car ils ne sont pas véritablement mobiles : comparés aux animaux sédentaires et qui se développent sur place, ils sont mobiles ; mais comparés à ceux qui accomplissent la locomotion, ils sont sédentaires".

³⁹ La remarque liminaire d'Aristote (*De anima* I, 2, 403b.25-28 cité note 2 ci-dessus) est donc entièrement dialectique : comme me l'a fait remarquer Pierre-Marie Morel, que je remercie, les termes *μάλιστα* et *σχεδόν* y signalent probablement déjà les doutes d'Aristote sur le rôle que ses prédécesseurs ont voulu faire jouer à la sensation et au mouvement comme critères stricts de la vie (de la possession d'une âme).

BIBLIOGRAPHIE

- AUBENQUE, P. Le problème de l'être chez Aristote, Paris : Presses Universitaires de France, 1972, 3ème édition.
- BALAUDÉ, J.-F. Parenté du vivant et végétarisme radical. In : CASSIN, B. ; LABARRIÈRE, J.-L. *L'animal dans l'Antiquité*. Paris : Vrin, 1997. p. 31-54
- BERRYMAN, S. Aristotle on Pneuma and Animal Self-Motion. *Oxford Studies in Ancient Philosophy*. Oxford, vol. 23. p. 85-97, 2002.
- BOLLACK, J. Empédocle I. Introduction à l'ancienne physique. Paris : Minuit, 1965.
- BOLLACK, J. Empédocle III. Les origines. Commentaires. Paris : Minuit, 1969 (2 volumes)
- CORCILIUS, K. et GREGORIC, P. Aristotle's Model of Animal Motion. *Phronesis*. Leiden, vol. 58, p. 52-97, 2013.
- GRAHAM, D. W. Aristotle, *Physics*. Book VIII. Oxford : Clarendon Press, 1999.
- FURLEY, D. Self-movers. In : LLOYD, G. E. R. Lloyd OWEN, G. L. Aristotle on Mind and the Senses. *Proceedings of the Seventh Symposium Aristotelicum*. Cambridge : Cambridge University Press, 1978, p. 165-179, republié in : GILL, M. L. ; LENNOX, J. G. Self-Motion. From Aristotle to Newton. Princeton : Princeton University Press, 1994. p. 3-14.
- GILL, M. L. Aristotle on Self-Motion. In : GILL, M. L. ; LENNOX, J. G. Self-Motion. From Aristotle to Newton. Princeton : Princeton University Press, 1994. p. 15-34.
- GILL, M. L. ; LENNOX, J. G. Self-Motion. From Aristotle to Newton. Princeton : Princeton University Press, 1994.
- LAKS, A. Soul, sensation and thought. In : LONG, A. A. *The Cambridge companion to early greek philosophy*. Cambridge : Cambridge University Press, 1999. p. 250-270.
- LLOYD, G. E. R. 1991, Aristotle's zoology and his metaphysics: the *status quaestionis*. A critical review of some recent theories. In : DEVEREUX, D. ; PELLEGRIN, P. *Biologie, logique et métaphysique chez Aristote*, Paris : éditions du CNRS, 1990, p. 7-35, republié in : LLOYD, G. E. R., *Methods and Problems in Greek Science*, Cambridge : Cambridge University Press, 1991. p. 373-397.
- LLOYD, G. E. R. *Aristotelian Explorations*. Cambridge : Cambridge University Press, 1996.
- LOVEJOY, A. O. *The Great Chain of Being*. Cambridge (Mass.) : Harvard University Press, 1936.
- MACHAMER, P. Aristotle on Natural Place and Natural Motion. *Isis*. Chicago, v. 69. p. 377-387, 1978.
- McGUIRE, J. E. Natural Motion and Its Causes: Newton on the "Vis Insita" of Bodies. In : GILL, M. L. ; LENNOX, J. G. Self-Motion. From Aristotle to Newton. Princeton : Princeton University Press, 1994. p. 305-330.

Bénatouïl, Thomas

Mouvements et vie chez Aristote : quelques remarques « autour » des plantes

- MOREL, P.-M. Mouvements des animaux et philosophie première : les arguments « métaphysiques » du *De motu animalium*. In : CERAMI, C. Nature et Sagesse. Les rapports entre physique et métaphysique dans la tradition aristotélicienne. Louvain-la-Neuve : Peeters, 2014. p. 291-306.
- MOREL, P.-M. La définition de l'animal par la sensation chez Aristote. In : LA PALOMBARA, U. ; LUCCHETTA, G. Mente, anima e corpo nel mondo antico : immagini e funzioni, Pescara : Opera Editrice, 2006. p. 91-103.
- MOREL, P.-M. De la matière à l'action. Aristote et le problème du vivant. Paris : Vrin, 2007.
- MORISON, B. Self-motion in *Physics* VIII. In : LAKS, A. ; RASHED, M. Aristote et le mouvement des animaux. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 2004. p. 67-79.
- MURPHY, D. Aristotle on Why Plants Cannot Perceive. *Oxford Studies in Ancient Philosophy*. Oxford, vol. 29. p. 295-335, 2005.
- NUSSBAUM, M. C. Aristotle's *De Motu Animalium*, Princeton : Princeton University Press, 1978.
- PELLEGRIN, P. La classification des animaux chez Aristote. Paris : Les Belles Lettres, 1982.
- PELLEGRIN, P. Aristotle : a Zoology without Species. In : GOTTHELF, A. Aristotle on Nature and Living Things, Pittsburgh and Bristol : Mathesis and Bristol Classical Press, 1985. p. 95-115.
- RASHED, M. Physique VIII entre physique et cosmologie. In : CERAMI, C. Nature et Sagesse. Les rapports entre physique et métaphysique dans la tradition aristotélicienne. Louvain-la-Neuve : Peeters, 2014. p. 131-148.
- REPICI, L. Uomini capovolti. Le piante nel pensiero dei Greci. Bari: Laterza, 2000.
- WILKINSON, M. Restless Creatures. The Story of Life in Ten Movements. London : Icon Books, 2016.
- WILSON, M. Aristotle's Theory of the Unity of Science. Toronto: University of Toronto Press, 2000.
- ZUCKER, A. Aristote et les classifications zoologiques. Louvain-la-Neuve : Peeters, 2005.

[Recebido em janeiro de 2019; aceito em março de 2019.]